

NOTES DE LECTURE CRITIQUE**IMPLICATIONS SOCIOLOGIQUES DE *DJANGO UNCHAINED* (2012), UN FILM DE QUENTIN TARANTINO**

Konaté Ahmadou Siendou
Université Félix Houphouët-Boigny
Côte d'Ivoire

Django Unchained est une œuvre cinématographique que le cinéaste américain Quentin Tarantino a offert en décembre 2012 aux aficionados du cinéma aussi bien aux Etats-Unis où le film est produit qu'au reste du monde. Le monde francophone verra ce film sous le titre de « Django Déchainé ». *Django Unchained* est un film western. Il se dit qu'initialement le cinéaste songeait au titre de *The Angel, The Bad, and the Wise*, en référence au film que fit en 1966 le cinéaste Sergio Leone, *The Good, The Bad, and the Ugly* (*Le Bon, la Brute et le Truand*) avec Clint Eastwood, Lee van Cliff et Eli Wallach. Au bout du compte, Tarantino choisit « Django Unchained » qui reprend en quelque sorte le titre de *Django*, film western italien produit par Sergio Corbucci en 1966, mais qui ne demeure pas moins un « spaghetti western », en hommage à Leone. Ce film soulève bon nombre de questions qui jonchent l'histoire américaine : le refus d'intégrer certains pans de son histoire tel que l'esclavage des Noirs et, surtout, la question du rapport à la violence dans la société américaine. Cette note de lecture s'évertue ici à relever un certain nombre d'éléments de cette histoire.

Le film de Tarantino touche à une question cruciale qui est celle de « l'esclavage des Nègres »¹, pour emprunter le titre de cette contribution de Montesquieu, aux Etats-Unis. Discuter de l'esclavage ici emmène le réalisateur à toucher d'autres questions sociétales en Amérique

¹ J'emprunte à Montesquieu le titre de son article sur l'esclavage quoiqu'il soit irréductiblement problématique pour les Noirs et ceux qui réclament une ascendance en Afrique, en raison de son ironie, si c'en était une en 1842 au moment où il écrivait *L'Esprit des lois*, de mauvais goût.

telles que la violence, l'usage des armes, et la question des relations interraciales qui demeurent toujours raboteuses malgré la présence d'un Afro-Américain à la Maison Blanche à l'Avenue Pennsylvanie à Washington, dans le District de Columbia (DC).

Django Unchained, comme l'indique le titre, traite de Django (Jamie Foxx). Ce dernier est un esclave noir que rachète Dr. King Schultz (Christopher Waltz), un dentiste allemand devenu chasseur de prime. Ainsi, l'esclave et le maître font équipe pour encaisser les primes offertes pour ramener des hors-la-loi, vifs ou morts, dans le sud esclavagiste des États-Unis.

À la différence des autres esclaves qu'il délivre en même temps que Django, Dr. Schultz ne donnera sa liberté à Django qu'une fois que ce dernier aura fait équipe avec lui. Dr. Schultz le maintient dans les cordes de « l'esclavage » parce qu'il compte atteindre un certain score dans la chasse de primes. En contrepartie, Schultz aidera Django à retrouver sa femme Broomhilda (Kerry Washington) vendue comme esclave dans une autre plantation. En cherchant Hilda, les deux chasseurs de prime se retrouveront dans la plantation de Calvin Candie (Leonardo DiCaprio) où ce dernier aussi fait équipe avec son « house slave » (esclave de maison), Stephen (Samuel L. Jackson). La confrontation titanesque qui s'en suivra donnera lieu à beaucoup de flots de sang, ce qui fait de ce film un espace où la violence apparaît comme le *modus operandi* et le *modus vivendi*. C'est aussi l'espace où se célèbre le « cowboyisme » noir-américain puisque c'est le récit quasi-autobiographique d'un Noir sur ce qui a pu être l'esclavage pour lui. Django est un cow-boy noir est à la recherche de sa bien-aimée et de son bien-être dans le Far-West américain où tout est permis pour celui qui détient la force brute, la violence, comme mode d'interaction et d'échange social. C'est pourquoi il n'est pas exagéré de dire que la particularité de ce film réside dans le fait de donner la parole aux personnes qui à cette époque représentée de l'histoire américaine ne pouvaient point aspirer à la parole puisqu'elles étaient en manutention.

Quentin Tarantino ne voulait pas n'importe quel type de film western. Il voulait revisiter l'histoire sombre des États-Unis, ce pan de l'histoire étatsunienne que John Calhoun appelait

« peculiar institution ». Dans un entretien avec l'émérite professeur d'Etudes américaines à Harvard University, Henry Louis Gates, Jr., après la sortie de *Django Unchained*, Tarantino disait ceci :

« It's two separate stories I've always wanted to tell. One, I've always wanted to tell a Western story. Two, I've always wanted to re-create cinematically that world of the antebellum South, of America under slavery, and just what a different place it was – an unfathomable place. To create an environment and again, not just have a historical story play out [...] but actually make it a genre story. Make it an exciting adventure ».²

[Ce sont deux histoires que j'ai toujours bien voulu raconter. La première est celle d'un cow-boy. La deuxième histoire est celle qui consistait à recréer cinématographiquement le contexte d'avant la guerre de sécession au sud des Etats-Unis, c'est-à-dire l'Amérique de l'esclavage et montrer comment c'était un contexte différent et difficile à sonder. Afin de créer cet environnement il ne s'agit pas simplement d'écrire un récit historique (...), mais de créer un genre historique. Il s'agissait d'en faire une aventure excitante.]

C'est la preuve que cette œuvre est bien loin d'un regard purement et simplement hollywoodien typique. C'est un regard inquisiteur du type archéologique que Michel Foucault jetait sur la société française dans ses œuvres. Le film de Tarantino est une historicisation de la présence noire aux Etats-Unis. En quelque sorte, il va fouiller dans les méandres de la psyché américaine comme pour mettre cette société devant son histoire. C'est en cela qu'il faut appréhender ce travail comme il se présente : une séance psychanalytique qui fait renouer avec le passé qu'on réprime intentionnellement.

Certains Afro-Américains sont offusqués par ce film. Ils s'y opposent allégrement et aussi avec véhémence. Par exemple, Spike Lee pense que *Django Unchained* réduit la portée historique de l'esclavage des Noirs. Pendant un entretien sur VibeTV, Lee répond suite à la question de savoir pourquoi il ne veut pas voir le film :

² Voir l'interview tripartite de Henry Louis Gates sur le site de *The Root*, magazine dont il est le fondateur.

« I can't speak on it' cause I am not gonna see it [...] the only thing I can say is say it's disrespectful to my ancestors, to see that film. »³

[Je ne peux dire. Tout ce que je sais est que ce serait manquer de respect à mes ancêtres si je voyais ce film.]

Pour mieux clarifier ses propos, Spike Lee poste sur son mur « Twitter » que l'esclavage des Noirs est un l'holocauste américain qui ne saurait être réduit à un spaghetti western : « American Slavery Was Not A Sergio Leone Spaghetti Western. It Was A Holocaust. My Ancestors Are Slaves. Stolen From Africa. I Will Honor Them » [L'esclavage des Noirs aux Etats-Unis n'avait rien à voir avec le western spaghetti de Sergio Leone. C'était un holocauste. Mes ancêtres sont des esclaves. Volés de l'Afrique. Je les honorerai.]

Quant au leader nationaliste de la Nation of Islam, Louis Farrakhan, le film est un appel à l'intolérance intercommunautaire et à la confrontation interraciale:

« To me, the movie had a purpose. [...] If a black man came out of that movie thinking like Django and white people came out of that movie seeing the slaughter of white people and they are armed to the teeth, it's preparation for a race war ».⁴

[A mon sens, ce film avait un objectif précis. (...) Si un Noir regarde ce film et pense comme Django, si un Blanc regarde ce film où les siens sont massacrés, s'ils sont armés jusqu'aux dents, c'est le début d'une guerre raciale.]

D'ailleurs, le site officiel du film fait une parodie de la constitution américaine : « Life, Liberty and the Pursuit of Vengeance »⁵. Farrakhan, un nationaliste pur et dur, sait certainement de quoi il parle. Même s'il se défait du slogan « by any means necessary » [par tous les moyens

³ Voir « Spike Lee Goes after 'Django Unchained' » de Melena Ryzik sur Arts Beat : The Culture at Large par Melena Ryzik.

⁴ Voir la vidéo sur le site de Fox News à l'adresse suivante : <<http://nation.foxnews.com/louis-farrakhan/2013/01/11/farrakhan-django-unchained-its-preparation-race-war>>

⁵ Voir à l'adresse suivante: <<http://unchainedmovie.com>>.

Le motto de *Django Unchained* provient de la phrase suivante : «We hold these truth to be self-evident, that all men were created equal and that they were endowed with inalienable rights, that among these are life, liberty and the pursuit of happiness ».

nécessaires]⁶ de feu Malcolm X qui revendiquait la contreviolence des Noirs face aux agressions des extrémistes blancs avant de devenir El-Hajj Malik el Shabbaz, Farrakhan est toujours constant dans son engagement pour un Noir fort dans tous les sens. Il sait que la violence interpersonnelle des Noirs a causé beaucoup de tort à sa communauté. Les gangs rivaux des grandes villes américaines se livrent des batailles violentes pour protéger les maigres opportunités que la société américaine laisse aux démunis et défavorisés dans les ghettos noirs. Farrakhan sait aussi que le jeune noir qui manque d'opportunités professionnelles pour justifier qu'il profite du rêve américain, dont parle sa constitution et dont s'enorgueillissent certains patriotes américains, en a gros sur le cœur et est prêt à en découdre de manière pugilatoire. Il sait aussi que le fait que la National Rifle Association (NRA) s'oppose à toute loi restreignant le port d'arme parce que bon nombre de personnes sont prêtes à aller chercher ce que le Blanc doit au reste de la société. C'est dire qu'un clash, s'il a lieu, sera mortel.

Evidemment, Jamie Foxx et Samuel L. Jackson estiment que le film est une belle addition non seulement à leur contribution à la culture populaire, mais aussi aux œuvres cinématographiques traitant de questions fondamentales de société qui comptent à leurs yeux considérant la condition des Noirs aux Etats-Unis. Jamie Foxx réagit ainsi à l'inconfort que pourrait générer ce film chez les siens :

⁶ C'est une expression que certains conservateurs et suprématistes américains ont interprétée comme un appel à la révolution armée des Afro-Américains contre les Blancs. Certains y voient même la source du mouvement quasi-arme comme le Black Panther Party qui s'appuyait sur la philosophie du Black Power qui a beaucoup de choses en commun avec Malcolm X. Wyckoff William est de cet avis. Il écrit que « Huey Newton and Bobby Seale became inspired by Malcolm X's admonishment that because government was 'either unable or unwilling to protect the lives and property' of African Americans, they ought to defend themselves 'by any means necessary' » [Bobby Newton et Bobby Seale ont été inspiré par les remarques de Malcolm X selon lesquelles le gouvernement était "soit incapable soit il refusait de défendre la vie et les propriétés" des Afro-Américains, ceux-là devaient par conséquent s'auto-défendre "par tous les moyens nécessaires"]. Voir Edward Wyckoff William, « Fear of a Black Gun Owner », *The Root*, <<http://www.theroot.com/views/fear-black-gun-owner?wpisrc=obinsite>>.

« [...] I don't want them to be comfortable with everything. When was the last time you saw a show or watched a documentary about slavery? My question was, why don't we ever talk about it? It's not supposed to be easy ».⁷

[Je ne m'attends pas à ce qu'ils acceptent tout ce qu'ils voient dans ce film. C'était quand la dernière fois que vous avez vu un film ou un documentaire sur l'esclavage ? Ma question est la suivante : pour ne voulons-nous pas en parler ? On ne s'attend donc pas à ce que ce film soit aisément accepté.]

En d'autres termes, ce film doit contribuer à la catharsis du thème de l'esclavage des Noirs aux Etats-Unis. Samuel L. Jackson ne dira pas le contraire. Non seulement il déclare que le film ne rend pas assez les atrocités de l'esclavage, mais aussi il estime avoir bien joué sa partition dans le film, celui du Noir complice du système de l'esclavage. Dans un entretien télévisé, il dit que : « slavery was perpetuated through fear and intimidation » [l'esclavage a été perpétué au moyen de la peur et de l'intimidation.]⁸ C'est ce à quoi se résumait son rôle dans le film ou il était le parfait « house slave ».

Cependant leur position semble partagée par divers intellectuels afro-américains qui n'y trouvent pas d'inconvénients. Ainsi, un des producteurs de *Django Unchained*, l'écrivain et réalisateur Reginald Alan Hudlin trouve que ce film est grand parce qu'il suscite beaucoup d'interrogations aussi bien parmi les Noirs que les Blancs américains. Hudlin estime qu'il faut minimiser l'importance que certaines personnes consacrent à la violence linguistique dans ce film. La violence linguistique dont il est question, c'est bien l'usage du mot « nigger ». Mais selon Hudlin, « There's every kind of violence in the film, and linguistic violence is the least of it » [Il y a toutes sortes de violence dans ce film, et la violence linguistique en est la moindre].⁹ Mieux, ce film paraît à ses yeux comme étant un des grands de l'époque: « There's really been no

⁷ Voir « Jamie Foxx: Django is Fly and educational », sur le site du magazine en ligne *The Root*, <<http://www.theroot.com/views/jamie-foxx-django-fly-and-educational>>.

⁸ Voir « Samuel L Jackson on *Django Unchained*: 'Slavery was perpetuated through fear and intimidation' – video » à l'adresse suivante: <http://www.guardian.co.uk/film/video/2013/jan/16/samuel-l-jackson-django-unchained-video>.

⁹ Voir Reginald Alan Hudlin dans « 'Django' has clear morals » in *The Root*.

huge pop culture event about this period until now.” [En fait, il n’y a jamais eu un aussi grand évènement de culture populaire sur cette période (de l’histoire américaine) si c’est maintenant.]¹⁰ Cela nous paraît indubitable au vu des implications sociologiques et politiques de cette œuvre.

Parlant de l’usage du mot « nigger », Lawrence D. Bobo (Professeur W.E.B Dubois de Sciences sociales à l’Université Harvard) impute sa propagation de nos jours à la culture populaire afro-américaine. Il écrit, “Thanks to hip-hop and urban youth culture, the n-word has unfortunately enjoyed an astonishing renaissance, inuring us to its destructive force to a troubling degree.”[A cause de la culture urbaine des jeunes et celle du hip-hop, le mot « nigger » a fort malheureusement connu une renaissance surprenante qui nous habitue à sa force destructrice à un degré déconcertant.] Cependant, Lawrence Bobo ne manque pas d’ajouter la pertinence de ce film :

« *Django* is the most cinematically and culturally important film dealing with race since Spike Lee's *Do the Right Thing* (1989). For too long American cinema has presented – and American audiences have accepted, digested and largely tacitly embraced – a hopelessly sanitized version of slavery in the South. »

[*Django* est le film le plus important tant sur le plan cinématographique que culturel traitant de la question de la race depuis le film de Spike Lee *Do the Right Thing* paru en 1989. Pendant très longtemps, le cinéma américain nous a servi une version désespérément assainie ou aseptisée de l’esclavage au sud des Etats-Unis. Une chose que les Américains ont acceptée, digérée et épousée tacitement dans leur grand nombre]¹¹

En somme, Lawrence Bobo reconnaît la portée sociologique et culturelle de *Django Unchained* comme Farrakhan et d’autres Afro-Américains. C’est pourquoi il termine ses éloges pour le film en ces termes:

« Many great films have wrestled with race in America. Many of these have vividly captured the injuries and absurdity and the tragedy of racism. Only a few,

¹⁰ Ibidem.

¹¹ Voir Lawrence D. Bobo dans “Slavery on Film: Sanitize no More”, *The Root*.

however, really make us seriously examine our own cultural fabric and assumptions and thereby prompt us to rethink our self-understandings and core national narratives. Tarantino's *Django Unchained* grabs the American collective unconscious and refuses to let loose. »¹²

[Bon nombre de films ont jonglé avec la question de la race aux Etats-Unis. La plupart de ces films ont montré les blessures, l'absurdité et la tragédie du racisme. Mais ce n'est qu'une poignée d'entre eux qui a cependant pu nous amener à examiner sérieusement notre propre tissu culturel et nos propres suppositions, et donc nous a conduit à repenser notre entendement de nous-mêmes ainsi que notre histoire nationale collective. *Django Unchained* de Tarantino se saisit de l'inconscient collectif américain et n'est pas prêt à s'en défaire.]

Avant tout, cependant, il faut ramener les choses à une proportion acceptable. L'œuvre créative a un impact sociologique pour la simple raison qu'elle tient ses racines de la société. On se rappelle les oppositions violentes contre *The Birth of a Nation* par G. W. Griffith en 1915. Ce film adapte à l'écran un roman et une pièce de théâtre du titre de *The Clansman* écrit par Thomas Dixon, Jr., qui vantait le mérite de groupes suprématistes anglo-saxons dans la période appelée « antebellum » et après la guerre de sécession américaine. Il se dit que *The Birth of a Nation* est à l'origine de la réorganisation des ségrégationnistes et suprématistes blancs du Ku Klux Klan (KKK) au sud des Etats-Unis au 21^e siècle.

Le travail de Tarantino est une œuvre de l'imagination qui s'emploie à refaire le monde pour mieux l'exposer à l'interprétation. C'est un acte de création. Et comme le dit l'universitaire Canadien d'origine marocaine, Abderrahman Beggar, « La création est un acte de libération qui mise d'abord sur la mémoire qu'elle cherche à alléger. Il faut alléger en même temps que rester fidèle au passé »¹³ La question principale est l'utilisation de l'histoire pour l'acte de création (le film sur l'histoire ou bien l'histoire en film).

Quelle liberté Tarantino s'est-il offerte pendant ce travail ?

¹² Ibidem.

¹³ Beggar p. 30.

D'abord, il montre que la liberté de certains esclaves n'était pas en souffrance. Il pouvait s'échapper par l'Underground Railroad, ou simplement s'engager dans le « cow-boyisme » ou la force est la seule arme, et donc un lieu où il peut s'imposer par ses biceps et ses armes.

Dans ce film, les personnages incarnés par Jamie Foxx et Samuel L. Jackson, parmi tant d'autres, montrent que le Noir par ces temps sombres de la plantocratie (système socio-économique des Noirs par l'esclavage des Noirs sur des aires agricoles au Sud des Etats-Unis) avait de l'agencivité (agency) et qu'ils pouvaient faire valoir leur diktat comme tout humain en a quand la situation et l'espace lui en permettent le déploiement. La liberté avec le fait historique a permis à Tarantino de créer une condition empiriquement impossible dans la majorité des cas pour les Noirs aux Etats-Unis dans la période de temps qu'il historicise. Les cow-boys noirs n'avaient pas autant de liberté de mobilité et d'action. Comment rester fidele au passe, demande-t-on. L'emploi du terme « nigger » offusque les Noirs aux Etats-Unis et ce à juste titre. Ce sont des humains à part entière – chose qui pousse à nous interroger sur la pertinence de l'utilisation du mot « nègre » pour célébrer une certaine africanité a un moment donne de l'histoire artistique et littéraire du continent. Si Tarantino use de ce mot, c'est vraisemblablement parce qu'en ce moment de l'histoire c'était possible de dire « nigger ». L'imaginaire et le réel sociopolitique s'y prêtaient. Un film sur ce passe, par souci de fidélité, se doit d'intégrer cet élément essentiel qui crée l'émoi chez les Afro-américains, et pousse les Blancs américains à danser autour du pot pour ne pas irriter les sensibilités : être politiquement corrects, ou royalement hypocrites.

Les sons discordants qui tonnent à partir de la communauté noire sont légitimes. Ils sont la résultante d'un refus étatsunien d'endosser une responsabilité qui est la sienne quand il s'agit de la question de l'esclavage, de ses avatars et de ses dérivés culturels. Or, les Etats-Unis ne sont nullement prêts à intégrer de manière historiciste ce pan de son histoire, *a fortiori* s'en repentir. En février 2008 devant le parlement et dans un discours long de vingt minutes, Kevin Rudd alors Premier ministre de l'Australie présentait les excuses de l'Etat aux Aborigènes pour des siècles

-92-

de mauvais traitements.¹⁴ Les délégations des Etats-Unis et d'Israël, sous prétexte de n'avoir pas eu une formulation du procès-verbal taille à leur mesure, se sont retirés de la World Conference against Racism (WCAR) en Afrique du sud en septembre 2001. La formulation convenue sans l'onction des Etats-Unis implique que non seulement l'esclavage –y compris ces avatars de la ségrégation et de la discrimination raciales) était un crime contre l'humanité – car c'est un génocide même pire que l'holocauste des juifs –, mais également ces deux acteurs complices dans les relations internationales avaient senti que cette rencontre devait entériner une réparation de l'Etat américain en direction des descendants d'esclaves au sein de sa population. Par extension, Israël allait avoir rendre compte de son traitement de « esclave » palestinien. De plus, les Etats-Unis ne veulent pas entendre parler de réparation parce qu'une bonne frange de sa population croit que l'esclavage était après tout un mal nécessaire – comme certains ex-colons ne manquent pas de nous dire la même chose par rapport à leur entreprise lugubre d'occupation des terres étrangères avec son cortège de crimes humains et culturels. Pire encore, il existe des régions aux Etats-Unis où la présence noire est regardée comme un scandale tant la société américaine est toujours prise pour une « contrée blanche ».

Ce qui choque le plus, cependant, c'est la célébration de la violence dans *Django Unchained*. Le droit à la violence, le fait de se protéger avec des armes, fussent-elles lourdes, et le fait d'attaquer les autres avec ces genres d'armes, paraissent être une des grosses contradictions de la société étatsunienne. Les Noirs et les Blancs ont tous des armes sous prétexte

¹⁴ Les excuses de Kevin Rudd se résument en ceci : « [...] For the pain, suffering and hurt of these Stolen Generations, their descendants and for their families left behind, we say sorry. [...] To the mothers and the fathers, the brothers and the sisters, for the breaking up of families and communities, we say sorry. And for the indignity and degradation thus inflicted on a proud people and a proud culture, we say sorry.” [Pour la peine, la souffrance, qu'a subie cette génération sacrifiée, leurs descendants, nous voulons dire ceci: 'nous sommes désolés.' Aux mères, aux pères, aux frères et aux sœurs de ceux dont nous avons détruit les liens familiaux, nous disons: 'Nous sommes désolés'. Pour les actes indignes et la dégradation que nous avons infligées à un peuple et à une culture aussi nobles, nous disons: "nous sommes désolés"']. Voir *New York Times* à <http://www.nytimes.com/2008/02/13/world/asia/13aborigine.html?_r=0>.

que la constitution américaine le leur permet. Ce droit est consacré par le second amendement de la Loi fondamentale américaine et dit ce qui suit :

« A well regulated Militia, being necessary to the security of a Free State, the right of the people to keep and bear Arms, shall not be infringed. »¹⁵
[Une milice bien réglementée, ce qui est indispensable pour un Etat libre, le droit du people à l'arme, ne devra pas être violé.]

Les Pères fondateurs de la société américaine qui ont procédé a cette modification avaient en tête la préservation du système étatique de leur temps par la violence légitime dont les gages étant les milices et l'armée non seulement contre le colonisateur britannique, mais ainsi contre les rebellions d'esclaves qui devenaient de plus en plus fréquents. On pourrait raisonnablement affirmer que c'est au nom de ce droit ci-haut mentionne que Tarantino donne le pouvoir des armes a un ex-esclave qui ne ménage aucun effort à éliminer les Blancs esclavagistes et leurs suppôts.

Ici, le film pose la problématique de l'influence des représentations visuelles (comme le cinéma) sur la société en général, et sa portion jeune en particulier. Comme Farrakhan le souligne, *Django Unchained* est une plaidoirie pour la violence qui met a nu les contradictions de la société américaine.

Par exemple, une belle contradiction aux Etats-Unis est que la loi fédérale plafonne l'âge minimum du port d'arme à 18 ans alors que la majorité est 21 ans. Certains Etats comme New York et le Montana ont respectivement un minimum d'âge de 16 et de 14 ans le port d'arme. La majorité des Etats des Etats-Unis autorisent que l'on porte des armes dissimulées (concealed arms). En 2010, le Kansas a voté une loi permettant le port d'arme dissimulée dans les écoles primaires en violation flagrante de la loi fédérale nommée Gun-Free School Zone Act. Cependant, quatre Etats ne requièrent pas de permis de port d'armes du tout : l'Alaska, l'Arizona, le Wyoming et le Vermont. Pour s'acheter de l'alcool, il faut présenter ses pièces

¹⁵ Voir la constitution des Etats-Unis d'Amérique.

d'identité, mais l'achat d'un fusil n'est point soumis à une telle exigence au Vermont où déjà à 16 ans on peut se procurer une arme. Dix-neuf Etats demandent aux employeurs d'obliger les travailleurs à laisser leur(s) arme(s) dans la voiture sur le parking du lieu du travail – une autre aberration de la loi –, de ne pas entrer dans les locaux du travail avec alors que certains Etats comme la Géorgie et North Dakota interdisent de poser des questions en rapport à la possession d'armes aux employés sous peine de poursuite judiciaire. Trente quatre (34) Etats autorisent le citoyen à se défendre avec une arme en public si l'individu se sent menacé. C'est une invitation à l'usage de la force en public par un citoyen là où la force légitime est le pouvoir régalién de la police.

Loin de toute généralisation gratuite, on peut affirmer que le problème est donc la liberté sans borne de l'Américain avec l'arme et donc la violence. D'une part, le droit à l'arme est inaliénable et d'autre part, le même Etat qui protège ce droit à la violence se dit être garant de la protection des citoyens. Cette contradiction explique les actes terroristes du Ku Klux Klan (KKK) par le passé comme aujourd'hui aussi bien dans les bois des régions réputées anti-Noirs que dans des espaces sécurisés pour les Klansmen par la constitution américaine. C'est aussi au nom du second amendement qu'il eut les tueries de Columbine High School au Colorado en 1999, les assassinats perpétrés par John Allen Muhammad et Lee Boyd Malvo dans le Beltway (District of Columbia, Virginia et Maryland) aux Etats-Unis en octobre 2002, les tueries de Virginia Tech en 2007 et, enfin, le massacre de Newton au Connecticut en fin 2012, parmi tant d'autres crimes de plaisance aux Etats-Unis.

Du point de vue *intentio auctoris* (intention auctoriale), ce film revigore le Noir de manière indiscutable malgré le fait que Django ait déchainé le terme « nigger » des serres de la prudence et l'hypocrisie américaine. Tarantino a le mérite d'avoir traité de l'esclavage des Noirs –une tache noire sur la conscience occidentale qui a initié la traite des Noirs –, et les Etats-Unis et l'Angleterre qui ont fait de l'esclavage une activité commerciale dans le Nouveau Monde. Il

-95-

ne s'embarque pas sur ce bateau où hypocrisie, euphorie et recherche académique se mêlent pour vouloir problématiser ce que certains appellent métaphoriquement l'esclavage contemporain ou bien la traite humaine dans les cas d'exploitation de jeunes filles, d'enfants et même d'adultes. Les cas de trafics humains dans les plantations de café et de cacao en Afrique de l'ouest (Côte d'Ivoire et Ghana) et dans les circuits asiatiques de transport de potentiels travailleurs en Orient (Émirats arabes-unis, Arabie Saoudite, Koweït, etc.) sont considérés aujourd'hui comme de l'esclavage quand on se refuse à un débat propre et sérieux sur les causes de l'esclavage des Noirs, sur les questions de réparation pour les descendants des esclaves ainsi que le continent qui a été spolié dans le processus ignoble, et enfin s'y prendre pour qu'une telle immoralité ne se reproduise plus, *a fortiori* sous-tendre l'enrichissement ou le bien-être économique d'un groupe.

Enfin, le réalisateur de « Django déchainé » a osé dire tout haut ce que nombre de personnes arborent dans l'intimité de leurs salons et autres organisations exclusionnistes et racistes. C'est un « empowerment » : une prise de la parole et l'engagement à l'acte. George Steiner, dans un compte rendu sur la couverture du livre de Bernhard Schlink, *Der Vorleser* (1995) traduit de l'allemand deux ans plus tard par Carol Brown Janeway comme *The Reader*, écrivait « [...] The reviewer's sole and privileged function is to say as loudly as he is able, 'Read this' and 'Read it again' » [la fonction privilégiée, et la seule, de celui qui rend compte d'un livre est de dire aussi fort que possible: "Lis ceci!" et « Relis-le ! »]. Ce film est une bonne matière à réflexion et à interprétation aussi bien pour les enseignants américanistes que pour les étudiants se spécialisant en études américaines. Il faut donc inviter les aficionados de westerns aux relents romantiques et mélodramatiques à voir *Django Unchained* à plusieurs reprises. Cette invitation vient avec une condition : savoir supporter la violence représentée pour pouvoir voir le film et le commenter par la suite.

REFERENCES

Beggar, Abderhaman. *Ethique et rupture bouraouiennes*, Toronto, CMC, 2012.

Bobo, Lawrence D. « Slavery on Film: Sanitize no More », *The Root*, repérable sur <<http://www.theroot.com/views/slavery-film-sanitized-no-more>>, consulté le 24 janvier 2013.

Gates, Jr. Henry Louis, Tarantino 'Unchained', Part 1 : Django Trilogy ?. *The Root*, repérable sur <<http://www.theroot.com/print/68766>>, consulté le 11 janvier 2013.

Hudlin, Reginald Alan dans « 'Django' has clear morals » *The Root*, repérable sur <<http://www.theroot.com/views/reginald-hudlin-django-has-clear-morals>>, consulté le 11 janvier 2013.

Jonhson, Brett. « Jamie Foxx: Django is Fly and Educational », *The Root*, repérable sur <<http://www.theroot.com/views/jamie-foxx-django-fly-and-educational>>, consulté le 11 janvier 2013.

Ryzik, Melena, « Spike Lee Goes after 'Django Unchained' », *The New York Times*, repérable sur <<https://artsbeat.blogs.nytimes.com/2012/12/25/spike-lee-goes-after-django-unchained>> consulté le 11 janvier 2013.

Schlink, Bernhard, *The Reader*. Trad. Carol Brown Janeway, New York, Vintage International, 1997.

William Edward Wyckoff. « Fear of a Black Gun Owner », *The Root*, repérable sur <<http://www.theroot.com/views/fear-black-gun-owner?wpisrc=obinsite>>, consulté le 25 janvier 2013.

Cinématographie

Tarantino, Quentin (Dir.), *Django Unchained*. Etats-Unis, Columbia Pictures, Dec. 2012.